

SUBJECTIVITÉ, IMAGINAIRES ET FANTASMES DES LANGUES : LA MISE EN DISCOURS "ÉPILINGUISTIQUE"

[Cécile Canut](#)

Éditions de la Maison des sciences de l'homme | « [Langage et société](#) »

2000/3 n° 93 | pages 71 à 97

ISSN 0181-4095

DOI 10.3917/ls.093.0071

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-langage-et-societe-2000-3-page-71.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Éditions de la Maison des sciences de l'homme.

© Éditions de la Maison des sciences de l'homme. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Subjectivité, imaginaires et fantasmes des langues : la mise en discours “épilinguistique”*

Canut Cécile

L.A.C.I.S. (Langues en Contact et Incidences Subjectives)
Université Paul Valéry, Montpellier III

INTRODUCTION

Ce que l'on nomme habituellement *représentations linguistiques* (notamment B. Maurer, 1997) ou *imaginaire linguistique* (A-M. Houdebine, 1982) correspond à un ensemble vaste dans lequel se logent différents objets d'analyse appréhendés selon des perspectives théoriques et méthodologiques souvent distinctes : linguistique, sociolinguistique, psycholinguistique, etc. Un de ces objets, celui qui m'intéresse ici, est le discours sur les langues, le langage ou les pratiques langagières. Si la dimension d'imaginaire, de fantasme est essentielle dans ce type de *parole vivante*, le terme de *discours épilinguistique* me semble plus à même de circonscrire cet objet.

D'abord abordé de façon restrictive sous l'angle de l'analyse du contenu lexico-sémantique, le champ épilinguistique nécessite une approche transdisciplinaire incluant non seulement l'analyse de discours mais plus largement la sociologie du langage. Les discours

* Je tiens à remercier ici Andrée Tabouret-Keller et Jacqueline Authier-Revuz pour la lecture critique qu'elles ont bien voulu faire de ce texte et pour la pertinence de leurs remarques.

épilinguistiques, qui émergent de manière singulière en interaction, ne sont pas des produits “finis” mais s’inscrivent dans une dynamique, une *activité* épilinguistique, propre à chaque sujet dans son rapport à l’autre en discours. Je tenterai de montrer comment la sociologie du langage est une ouverture possible à l’inclusion de la problématique du sujet comme dimension centrale de l’hétérogénéité du dire (Authier-Revuz ; 1995, Prieur, 1996, 1999).

Après avoir repéré, au cours d’interactions langagières différentes, la multiplicité des positionnements des locuteurs vis-à-vis des langues ou des pratiques langagières, quelques principes de fonctionnement des discours épilinguistiques seront dégagés. L’hypothèse principale résulte de travaux antérieurs sur différents terrains africains et français : il s’agira de montrer que les fluctuations interdiscursives (ou la variation des positionnements vis-à-vis du langage, positionnements épilinguistiques) découlent des fluctuations intersubjectives, mouvements ambivalents entre *hétérogénéisation* et *homogénéisation*, ce que j’ai nommé ailleurs *tension épilinguistique* (Canut, 1998b, 2000).

À partir de cette première hypothèse, de multiples questions se posent : en quoi les différents positionnements des locuteurs peuvent-ils se rattacher à des positionnements plus largement identitaires ? Quelle place occupe le sujet, la subjectivité et le processus de *subjectivation* dans les discours épilinguistiques (désormais DE) ? Quels sont les paramètres qui font varier les distanciations opérées par le locuteur, distanciation avec l’objet même de son discours (langues, langage, pratiques langagières, etc.) et avec l’interlocuteur au cours de l’interaction ? Quel est le rôle des discours antérieurs (interdiscursivité) dans l’évolution de ces distanciations ?

Répondre définitivement à ces questions dépasserait largement l’objectif fixé dans cet article ; si j’ai pu proposer quelques tentatives (1996b, 1998b, 2000a) d’analyse des DE, je voudrais aujourd’hui poursuivre sur cette voie à partir de nouveaux corpus recueillis en France (1996-1999).

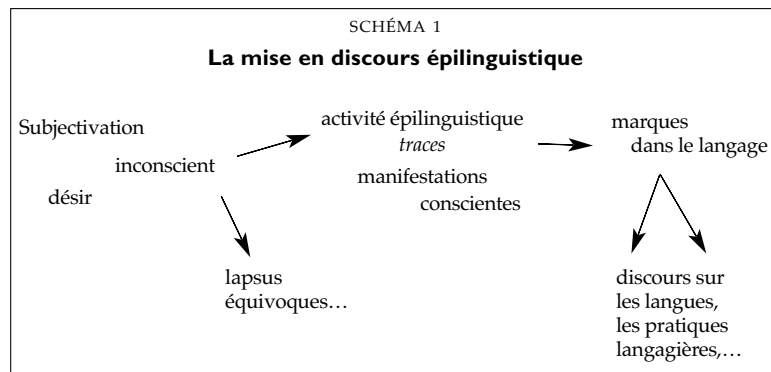
I. ACTIVITÉ ÉPILINGUISTIQUE

La notion d'*activité épilinguistique*, à laquelle toutefois certaines modifications seront apportées, est empruntée à A. Culioli (1968-1990). Elle permet essentiellement, dans notre perspective, de rendre compte de manière *dynamique* du rapport du sujet au (x) lecteur(s)¹, le sien ou celui des autres. Pour A. Culioli, elle est définie comme non-consciente, par opposition à l'activité métalinguistique consciente, puisqu'elle régit les représentations langagières auxquelles nous n'avons pas accès. Je ne retiendrai pas cette opposition qui fait appel à des processus non conscients d'ordre cognitif, approche qui est à l'opposé de ma conception. Si les discours que j'étudie appartiennent tous à l'ordre du conscient, qu'ils soient méta- ou épilinguistiques, je voudrais par contre montrer qu'ils résultent de fluctuations subjectives inconscientes².

Je retiens surtout dans la notion d'activité épilinguistique l'aspect de dynamisme et de variation. Elle correspond donc à l'ensemble des mises en discours conscientes sur les langues, le langage ou les pratiques langagières qui régissent la relation du sujet au langage et dont les fluctuations résultent du phénomène inconscient de la subjectivation³ (cf. schéma 1 page suivante).

Si l'activité épilinguistique n'est pas une donnée empiriquement constatable, je postule toutefois qu'elle laisse des *traces* ou *marques* dans l'activité langagière. Je ne prétends pas *décrire*⁴ cette activité à travers ces traces linguistiques (discursives, suprasegmentales, gestuelles, etc.), mais montrer qu'il se dit quelque chose du rapport du sujet au (x) lecteur(s) et/ou au langage. L'appréhension de ces marques

1. Nous utilisons le terme neutre de *lecteur* comme hyperonyme de langue, sociolecte, dialecte, etc., afin de différencier par la suite les dénominations *langue*, *langue standard*, *dialecte*, *sociolecte*, etc.
2. L'inconscient, au sens que prend ce terme dans l'élaboration psychanalytique.
3. Manifestation du désir du sujet. « Qu'un élément articulé se transforme en signifiant, qu'un sujet de désir fasse signe, le "calcul" linguistique cède. Lacan nomme cela "subjectivation" ». (Prieur, 1993 : 311)
4. J. Boutet, F. Gauthier, M. Saint-Pierre (1983) mettent en garde contre « l'illusion qu'ils (les chercheurs) pourraient avoir directement accès à l'activité métalinguistique du sujet à partir des discours ou des jugements produits » (p. 213).



ne doit pas donner lieu à des interprétations directes : elles ne sont que les métaphores, les révélateurs des fluctuations intersubjectives qui régissent l'activité épilinguistique. Ces traces / marques dans les pratiques langagières peuvent prendre des formes variées et se constituer en discours sur les langues ou les pratiques langagières; elles relèvent donc bien entendu d'une activité consciente, d'une activité de langage.

2. LES TRACES ÉPILINGUISTIQUES

Avant de rendre compte des *traces* de l'activité épilinguistique dans les énoncés, il importe de bien les différencier de ce que l'on appelle "accidents" de langage, *équivoques* du sens comprenant les *lapses*, *ratages*, etc., en ce sens qu'ils relèvent essentiellement de l'inconscient. Ces phénomènes résultent du « savoir insu (qui) parle à travers la langue » (Prieur, 1993, 1996 : 134).

(1) Cette langue ouverte adressée à J. Derrida [...]. (A. Khatibi, conférence, 2/2/98)

Cet exemple, dans lequel "langue" se substitue à "lettre" dans le discours de Khatibi sans avoir été perçu par lui-même, nous dit qu'il y a là une marque de subjectivation mais ne nous dit rien *explicitement* de l'inconscient de l'auteur. Toute interprétation extérieure serait ici

partielle. Ces irruptions de l'inconscient en langue⁵ font émerger un sens autre, elles viennent troubler le locuteur pour ce qu'elles introduisent dans la langue « d'étrange familier » (Prieur, 1996 : 38). Elles disent autre chose que celui qui les parle.

Par contre, ce qui se passe ensuite, lorsqu'un locuteur *entend* l'ambiguïté ou le lapsus et lorsqu'il commente consciemment cette "traduction", est une mise en discours épilinguistique proprement dite car elle se manifeste par des évaluations sur son dire ou celui de l'autre au cours de l'interaction. Elle est donc nécessaire au fonctionnement de ce dire *en train de se faire*, comme le caractérise J. Authier-Revuz (1995). Dans ce cas, les discours relèvent de l'implication du locuteur, à différents degrés de prise de "conscience" et de *distançiation*.

Les traces épilinguistiques qui m'intéressent émergent pour la plupart en interaction, en tout cas elle ne sont pas des produits stables, définitifs, issus de soi-disant "représentations globales" de l'individu. Je différencie, d'un point de vue formel, deux ensembles de mises en discours : les modalités autonymiques et les discours visant spécifiquement les lectures ou les pratiques langagières.

2.1. Traces épilinguistiques au cours du dire : gloses, modalités autonymiques

Ce premier type de traces concerne les marques repérables au cours de l'énonciation en tant qu'elles sont des révélateurs de la non-coïncidence du dire à lui-même. Il s'agit d'énoncés ou de modalités incises au cours de l'énonciation et portant sur son propre discours ou celui de l'autre.

(2) [...] ces gens qui sont cools, *c'est le mot à la mode*, ils sont cools mais [...]
(Corpus GGAUF, 1999, Canut)

(3) [...] l'intégration *comme on dirait dans le vocabulaire républicain français*.
[...] (J. Lebrun, 2-5-97, France Inter)

Ces éléments, nommés "modalités autonymiques" par J. Authier-Revuz, amènent la linguiste à décrire le dédoublement énonciatif et

5. Cette traduction renvoie au présupposé de Freud qui conçoit « le psychisme, la "subjectivité" comme une suite de "transcriptions" (inscriptions) successives » qui représentent « la production psychique d'époques successives de la vie » (Prieur, 1996 : 152).

les multiples non-coïncidences du dire. Elle repère différents fonctionnements dont le *dialogisme* est une des manifestations. À la limite entre les types 1 et 2, les discours portant sur "l'habillage" du dire indiquent que l'opposition formelle entre les deux catégories n'empêche pas un fonctionnement sous-jacent commun à l'ensemble des formes comme nous le verrons plus loin.

(4) Là, on a softé comme on dit, enfin comme il ne faudrait pas dire parce que je parle anglais, on a adouci [...]. (ex. (518) de J. Authier-Revuz, radio)

2.2. Discours épilinguistiques (DE)

La particularité de ce second ensemble, par opposition au premier, est formelle : les commentaires à propos de l'activité de langage ou le (s) lecte (s) utilisé (s), qu'il s'agisse d'une particularité linguistique (phonétique, prosodique, syntaxique, etc.) ou de l'objet "langage", se transforment en discours⁶ *autonomes*. Ils se caractérisent par des évaluations (auto-évaluation/évaluation d'autrui) mais peuvent aussi faire l'objet d'un travail d'objectivation et de distanciation relative ou maximale (Type 2b et 2c). On peut aussi repérer l'enchâssement d'une "boucle réflexive" (type 1) dans un discours épilinguistique⁷ (voir exemple 9).

2.2.1. Discours épilinguistiques liés aux pratiques langagières

Qu'il apparaisse de manière spontanée au cours d'une interaction ou qu'il soit sollicité, ce type de DE est composé d'une multitude de formes différentes que j'ai tout d'abord systématisée en fonction des conditions de production (Canut, 1998b) et que je rappelle brièvement ici :

6. Nous entendons *discours* ici au sens où Prieur le définit : « Il n'est de discours que dans un jeu d'associations, de sécessions, de combinaisons, indéfini » étant donné que « sa structure est d'abord d'*entrelacs et d'endettements* » (Prieur, 1996 : 101), ceci renvoyant entre autres au principe fondamental du dialogisme (Bakhtine), de la polyphonie (Ducrot) dans l'interaction.
7. Je remercie J. Authier-Revuz pour cette remarque : il serait intéressant, en effet, d'étudier l'enchâssement des deux types (1 et 2), les "boucles réflexives" étant souvent le « point de départ de développement » des DE « éventuellement menés à deux voix par les interlocuteurs ». (Communication personnelle).

Commentaires sur le dire/lecte d'autrui (DE a)

a) Commentaires directs en la présence d'autrui (DE a 1)

(5) Arrête de parler ton mauvais bambara ! (enquête-Mali-93)

(6) – Excusez-moi, vous parlez quoi comme langue ?

– C'est du turc.

– Ah, je ne reconnaissais pas ! C'est joli ! (enquête-Paris-95)

b) Commentaires différés à un tiers (DE a 2)

(7) L1 – Il parle bien breton

L2 – Oui mais le breton c'est une langue approximative. (enquête-Sarzeau, 11/7/97)

(8) (à propos de après que + indicatif) Ça m'écorche les oreilles. C'est une faute. C'est quelqu'un qui manipule pas la langue, qui ne construit pas ses phrases, c'est du français écorché. (entretien-Angers-96).

Commentaire sur son propre dire/lecte (DE b)

a) Commentaire direct en la présence d'autrui (DE b1)

(9) – Après la guerre on recrutait pour reformer le tissu musical, ah vous voyez je parle comme en politique,

– Vous allez vous présenter aux élections ?

– Non mais à force de lire des bafouilles, je suis imprégné de ce langage immonde ! (E. Crévin-Radio-10-97)

(10) Le français [langue du locuteur] c'est quand même une langue beaucoup plus logique que les autres. Tu ne peux pas traduire certains concepts dans d'autres langues. (enquête-Paris-97)

b) Commentaire différé à un tiers (DE b 2)

(11) [...] je savais même plus parler, la honte, j'ai dû faire plein de fautes. (enquête-Tours-97)

Les moqueries ou les "imitations" (stéréotypes parfois) du parler d'autrui sont à intégrer dans les DE (a). Pour les commentaires différés à un tiers, on distinguera les évaluations spontanées, (6) et (11),

les évaluations sollicitées : interview radio ou télé, enquêtes, entretiens, (7) et (12). Ces dernières sont en général moins dépendantes du dire qui les précède et marquent, de fait, une plus grande distance avec leur objet. C'est dans ce cadre que l'on trouve la majeure partie des énoncés argumentatifs, surtout en ce qui concerne les lectes⁸ :

(12) – L'anglais c'est plus une langue coloniale pour vous ?

– Si c'est une langue coloniale, mais c'est comme si vous demandiez à un enfant de mère violée de renier sa mère ! La langue était là avant moi, je l'accepte. (interview radio-femme-écrivain indienne-97)

(13) Le peul, c'est la langue que j'ai tétée. (enquête-entretiens-Mali-94)

(14) J'aime ma langue parce que c'est l'os dont je suis sortie. (enquête-Mali-93)

2.2.2. Discours épilinguistiques construits à distance des pratiques

Il s'agit d'envisager dans ce paragraphe les discours construits à travers une tentative d'“objectivation” des lectes et dans le but d'agir sur la pratique (Académie Française, école, dictionnaires, grammaires, etc.). La légitimation de ces discours, appelés généralement “méta-linguistiques” dans des pays fortement centralisés comme la France, leur donne une apparence de scientificité du fait qu'il sont souvent écrits, qu'ils s'appuient sur des démonstrations de type “logique”, qu'ils sont érigés en lois ou décrets et, surtout, relayés par l'école. Mais l'ensemble des faits de *grammatisation* (S. Auroux) sont souvent le produit de l'activité épilinguistique comme S. Branca-Rosoff l'a très bien montré (1996). Citons simplement les récents discours et arguments des académiciens à propos de la féminisation des noms de métiers ou de l'introduction du lexique anglais, par exemple. L'ouvrage de H. Meschonnic, *De la langue française*, illustre parfaitement cet imaginaire dans les discours sur la langue française en France.

8. Citons dans cette catégorie l'ensemble des discours concernant la “défense et illustration du français” qui composent un corpus gigantesque depuis plus de cinq siècles (et dont il ne reste que les textes écrits!). Ainsi le discours de Rivarol est un exemple particulier, puisque écrit, de DE différé portant à la fois sur son propre lecte et, lors des comparaisons avec d'autres langues, sur le lecte d'autrui (alternance DE (a2) et DE (b2)). Signalons d'ailleurs que cette alternance est très fréquente dans les discours.

(15) C'est toujours le français qui traduit le mieux les mots de la liberté. (Thierry de Beaucé cité par H. Meschonnic, 1997 : 290)

(16) [...] la "vocation européenne et universelle" du français. (Avertissement à la neuvième édition du dictionnaire de l'Académie : XVI)

2.2.3. *Discours épilinguistiques construits et formalisés dans le but le décrire et comprendre le fonctionnement des lectures ou de l'activité de langage (linguistique)*

À ce niveau, la distance et "l'objectivation" doivent être maximales puisque le linguiste tente d'élaborer « un système de représentations qui supporte la généralisation, qui soit robuste, et qui soit dans une relation d'extériorité par rapport à son objet » (Culioli 1990 : 21), mais il ne peut atteindre l'extériorité totale puisqu'il est aussi sujet parlant⁹. Le discours des linguistes est en effet toujours marqué par la fluctuation intersubjective propre à l'activité épilinguistique¹⁰. Celle-ci se repère toutefois à différents degrés. Les linguistes s'engageant sur la voie des politiques linguistiques peuvent par exemple, malgré des analyses objectives et pertinentes, glisser dans la prescription, le purisme, ou s'inscrire dans des perspectives idéologiques.

(17) Mais c'est sur les pays dit francophones que doit porter l'essentiel des efforts, puisque les chances du français y sont beaucoup mieux établies. [...] Une langue vit de la culture qu'elle exprime. Il importe donc que le français serve de véhicule à des œuvres qui aient une vocation universelle, comme ce fut le cas autrefois pour la *Déclaration des droits de l'homme*. (Hagège, 1987 : 247)

Bien entendu, la thématique des discours (ensemble 2) est multiple : énonciation, prosodie, phonétique, morphologie, syntaxe, lexique, lecture dans sa globalité, pratiques langagières, registres, fonctions sociolinguistiques, statuts, etc. De même, les séquences énonciatives varient (assertives, déclaratives, interrogatives, etc.) en fonction d'un grand nombre de paramètres discursifs et interactionnels.

9. « Le linguiste fait affleurer, par sa pratique, cette activité métalinguistique non consciente qui est au cœur de l'activité de langage, et que l'on peut constater chez l'enfant. » (Culioli, 1990 : 18)

10. L'*homogénéisation* comme versant de ce type de discours.

L'analyse qui va suivre portera plus directement sur l'ensemble 2a (voir Authier-Revuz pour l'ensemble 1 et Meschonnic pour 2b et 2c). L'hypothèse d'une tension sous-jacente dans l'*activité épilinguistique* régulant les différentes mises en discours épilinguistiques et pouvant s'appliquer à l'ensemble des cas doit maintenant être illustrée dans les corpus. Il s'agit de montrer combien les discours des locuteurs résultent des fluctuations intersubjectives inscrites elles-mêmes dans une tension entre *hétérogénéisation* et *homogénéisation*.

III. DE L'UNITÉ À LA VARIATION, UN EXEMPLE DE FLUCTUATIONS INTERDISCURSIVES

Mon analyse porte sur deux entretiens (type récits de vie orientés sur la question du langage) réalisés en France, d'environ une heure trente chacun et retranscrits dans leur totalité (58 pages et 45 pages) selon les règles de transcription utilisées par le GARS. Le premier fut réalisé en 1996 à Dame-Marie les Bois (région de Tours) auprès d'un retraité de plus de soixante ans, ancien maire du village, qui occupa la profession d'ingénieur dans la région parisienne. Le second concerne un homme d'une quarantaine d'années, exerçant les professions de chauffeur de taxi et de motard de presse sportive. Il réside à Montpellier, quartier Figuerolles (entretien réalisé en novembre 1999).

Monolingues, les deux locuteurs affichent pourtant des imaginaires et des positionnements totalement différents. Le premier est soucieux pendant un temps assez long de répondre à ce qu'il imagine être une "étudiante en linguistique s'intéressant au langage" (seules renseignements fournis par moi-même qui n'épuisent pas l'ensemble des questions posées par le sexe, l'âge, etc.); il centre son discours autour de son rapport à la norme. Le second, à l'inverse, est moins soucieux de mon statut et très conscient des questions de diglossie, entre le français et l'occitan notamment, puisque son père est occitan et sa mère espagnole.

Commençons par étudier l'évolution du discours du premier locuteur. Dans un premier temps, assez long (une heure environ), et

entrecoupé de discussions sur d'autres thématiques (femmes, médias, etc.), le locuteur, à travers des comparaisons aux *autres*, qui se conduisent *comme lui*, valorise sans cesse la norme du français standard tout en expliquant pourquoi il ne la possède pas :

(18) Alors en général + c'est rare qu'un matheux soit fort en grammaire + d'ailleurs ça c'est de la faute des enseignements qui nous sont faits ++ à l'école supérieure des PTT + un ingénieur a a bousillé le français + il me disait ça je m'en fous + c'est des formules ++ épée ou épais vous écrivez ep si vous voulez + moi j'en ai rien à faire [...]

On fait très certainement des très grosses fautes de français mais enfin c'est tellement + maintenant je ne sais plus qui parle exactement et purement le français [...]

Au point de vue linguistique + vous voyez + c'est du français abîmé quoi + c'est + oh puis il y en a beaucoup hein euh + [...]

La question de la *norme* est symptomatique de la relation du locuteur à la langue française. Les discours puristes et unifiants (*purement, exactement, grosses fautes de français, etc.*) régissent les paroles de ce locuteur, ils sont le pivot par rapport auquel il tente de se positionner, lui et les autres (*on*).

Au bout d'une heure, l'atmosphère plus détendue, l'absence de jugements de valeur et l'intérêt qu'il pressent de la part de son interlocutrice favorisent la modification de la relation entre les interlocuteurs dans l'interaction (mise en confiance) ainsi que des *positionnements épilinguistiques*. Le choix de code est alors décrit dans sa multiplicité.

À travers des modalités comme « j'avoue », « il faut avouer », « c'est vrai que », le locuteur assume plus nettement son « parler français » tout en l'inscrivant encore dans le registre de la prescription et de la culpabilité :

L2 – déjà moi + je l'avoue + déjà de mon temps + on employait énormément d'argot +

L1 – oui à Paris +

À ce moment, l'intervention de la femme de ménage (L3), arrivée dans la pièce quelques instants auparavant, rétablit explicitement l'instance d'énonciation (le « vous » contre le « on », le « présent »

contre le passé) marquée dans une temporalité non pas linguistique mais énonciative :

L3 – Ha oui parce que quand vous m'avez sorti des mots d'argot + j'avais jamais entendu

Le locuteur à nouveau en position de déséquilibre se justifie en faisant jouer la position énonciative (le “on” ou le “ils”) et surtout les catégorisations des lectures sur le territoire national. Il le fait tout d'abord dans une perspective dévalorisante (« écorché », « patois ») par rapport à ce qu'il imagine être le français standard¹¹ :

L2 – Ben oui entre nous on disait jamais une + chemise + euh + une chemise + on disait toujours t'as mis ta limace +

L1 – Ta limace ?

L2 – Non mais c'est vrai que c'était + on écorchait même je vois euh ceux que j'ai pu fréquenter + d'ailleurs même mes gars euh mes gars que je commandais + bon ben (euh, eux) ils me comprenaient ils disaient + il dit ah chef vous comprenez l'argot + mais ils se parlaient + c'était beaucoup des jeunes techniciens et tout ++ alors ça dépend aussi + quand vous allez vous trouver dans le midi + euh + bon ben + on aura un espèce de patois basque et tout ça qu'ils emploient entre eux + d'ailleurs on voit toute cette lutte des Basques et tout qu'il y a un fond de de de vieilles traditions qui + qui +

Puis progressivement, alors que j'oriente l'entretien vers l'argot, qui semble lui tenir à cœur (les marques sont ici paralinguistiques : regards, gestes, haussement de la voix, etc., mais aussi linguistiques : réapparition du “je”), l'évaluation, restée longtemps prescriptive en relation avec le français standard, s'en écarte pour intégrer la pluralité au *plaisir* des différentes façons de parler dans leur diversité.

L2 – Quand je me trouve avec des amis intimes qui sont + que j'ai + je vais parler plus facilement + j'avoue que je vais employer de l'argot + (...) alors donc c'est une déformation qui est mauvaise + (...)

L1 – Mais en même temps quand vous parlez en argot comme ça c'est quelque chose qui vous fait plaisir en même temps + c'est pas + même si c'est +

L2 – Oui ça me fait assez plaisir c'est des relents de jeunesse de + j'ai toujours vécu comme ça + quoi

11. « Dire *nous* est instituer une solidarité, dire *ils* est la rompre, dire la norme est exclure le déviant en le désignant. » (Achard, 1993 : 118)

À la toute fin de l'entretien, l'argot, en tant qu'une des marques de l'hétérogénéité possible dans le rapport aux langues du locuteur, qu'il soit extérieurement considéré comme déformé, mélangé, de manière dévalorisante, en devient une *langue* et qui s'écrit, un objet de désir et de plaisir pour le locuteur.

L1 – On c'est vrai que pour l'argot parisien c'est :

L2 – C'est typique

L1 – Oui c'est assez original +

L2 – Bon puis vous avez des contrées où ils mélangent le patois + et ils le mélangent avec le français + l'argot c'est le patois + c'est un patois déformé + c'est la langue de Villon + c'est tout ça + hein + j'ai trouvé des vieux bouquins sur les quais où que c'était l'argot des + un argot des faubourgs + y compris Villon et tout mais c'était réellement + fallait le comprendre hein + il avait écrit des trucs splendides d'ailleurs +

L'évolution de cet entretien est symptomatique de l'ambivalence des positionnements épilinguistiques. Dans ce cas, la forte place occupée par la norme est, d'une part, la conséquence de l'interaction (insécurité vis-à-vis d'un interlocuteur perçu comme étant "du côté" de la norme) et, d'autre part, un phénomène d'*homogénéisation* très courant au centre de la France (entre autres...) où la pression normative au moins au niveau du discours joue un rôle prépondérant dans les interactions de type formel. Les effets de dialogismes sont ici évidents : les discours scolaires, puristes et institutionnels autour de la *norme* sont sans cesse actualisés dans le discours de cet homme sans qu'ils ne soient jamais jugés négativement à l'inverse des pratiques langagières des locuteurs (français *abîmé*, *bousillé*, *déformé*, *déformation qui est mauvaise*, etc.). La reprise des termes *patois*, *dialectes*, etc., dans cette perspective dévalorisante rejoint aussi certains discours idéologiques dominants. Il apparaît donc que la question de la variation, de la diversité langagière, du mélange, de l'*hétérogénéité*, est de prime abord totalement rejetée. Le locuteur inscrit son discours dans la lignée des discours français homogénéisants : une langue, une norme, une nation. La tension vers l'homogénéisation se métaphorise, pour ce locuteur, à travers le français standard, le « français des Rois de France, le bon français », etc.

J'ai montré ailleurs (Canut, 1998b) combien le discours français sur les langues minoritaires (Type 2b) avait su, depuis très longtemps, affaiblir cette alternative homogénéité/hétérogénéité en instaurant le français dit standard à la fois comme *langue de l'origine*, (langue pure, « langage maternel de tous les Français »¹²) et *langue de l'autre* (de la loi, du père, de la nation), au point que certains locuteurs bilingues (voir les discours des locuteurs de l'occitan, du breton, etc. dans Bouvier, 1991), sont allés jusqu'à s'autocensurer en interdisant leur langue première aux enfants. Sous l'influence du discours politique unitaire, il y a donc de moins en moins de place légitime pour la variation, l'hétérogène, le mélange, qui se voient alors systématiquement dévalorisés. On retrouve un décalage sensiblement similaire au Maghreb entre les parlers arabes ou berbères et l'arabe classique, assimilé à la langue du Coran et survalorisé. Toutefois, la dimension hétérogène, si elle est dévalorisée dans les discours, s'affirme fortement dans des pratiques quotidiennes beaucoup plus *mélangées* qu'en France.

L'importance capitale de l'*interdiscursivité* dans la construction épilinguistique est ici éclairante : les locuteurs transportent, rejettent, s'approprient sans cesse d'autres discours et leur propre discours ne se constitue que « dans – et de – l'espace discursif extérieur du déjà dit (ou du "dit ailleurs") » (Authier-Revuz, 1995 : 236). Ce caractère constitutif est la condition même de l'existence du discours et de sa singularité.

Cela étant, alors que le locuteur se sent de plus en plus en confiance, ce qui se produit généralement en fin d'entretien, la distanciation épilinguistique, c'est-à-dire le retranchement dans un positionnement socialement pré-déterminé (*doxa*) souvent homogénéisant, voire stéréotypé, et en tous cas toujours déterminé par des discours antérieurs, a tendance à se réduire. La position hétérogénéisante marquée par l'intersubjectivité et l'implication personnelle des individus se renforce et révèle les ambivalences propres à l'intersubjectivité. Celles-ci illustrent le va-et-vient incessant entre unité et diversité, homogène et hétérogène, qui fonde le rapport des locuteurs au langage ; c'est en

12. Ordonnance de Villers-Cotterêts (1539).

tout cas l'hypothèse qui résulte de l'étude des multiples DE que nous avons rencontrés en France¹³. Dans ce corpus, la disproportion entre l'évocation des deux lectes (français standard et argot) nous montre combien la métaphore de « la langue de l'autre » (du côté de l'hétérogène) peut se métaphoriser dans des lectes très différents (lectes d'un parent, lectes d'ancêtres, lectes de l'enfance, qu'ils soient minorés, en voie de disparition, éloignés, etc., l'argot ici).

Le renversement progressif opéré par le locuteur dans notre premier cas résulte de la dimension interlocutive et du jeu de l'interdiscursivité. Le passage du discours *homogénéisant* au discours *hétérogénéisant* valorisé, accepté, suppose de multiples négociations au cours de l'échange et, dans ce cas précis, l'éviction toujours délicate du discours centralisant et normatif régissant profondément l'imaginaire sur les langues en France. Le rôle de l'enquêtrice fut déterminant dans les deux cas : le statut, réel ou fantasmé, de garant institutionnel de la langue (universitaire) dans un premier temps, l'ouverture à la pratique de l'argot, la valorisation implicite de cette question dans un second temps. Les glissements, les négociations entre les locuteurs entraînent alors un changement dans les discours et les positionnements épilinguistiques (renforcement du pôle hétérogène ici) et montre que la question de l'identité ne peut se poser qu'en termes pluriels puisqu'elle dépend avant tout des interlocuteurs.

IV. ENTRE HOMOGÈNE ET HÉTÉROGÈNE, UNE POSITION IMPOSSIBLE

Le second corpus que je soumetts à l'analyse est très différent. Il illustre autrement cet « entre-deux » des langues. Il s'agit de propos d'un locuteur (L2) plongé depuis l'enfance dans le plurilinguisme et

13. Au Mali, pour les locuteurs nés dans le plurilinguisme au sein duquel la prescription est quasi absente (influence très faible des standardisations récentes, non diffusion de normes écrites, part très faible des DE de type 2a et 2b excepté pour le français, etc.), la dimension hétérogène est bien plus importante et se métaphorise d'emblée dans les DE : « À Bamako, le bambara est raffiné, c'est une cité cosmopolite, tout le monde se comprend. » (locuteur, Bamako, 1993)

l'hétérogénéité linguistique de par son entourage : un père occitan (Cantal), et une mère espagnole. S'il se trouve lui-même dans une situation de monolinguisme (francophone) du point de vue des usages, il n'en reste pas moins hanté par la question de l'hétérogénéité, de la pluralité langagière, qui jalonne l'ensemble de ses DE, tout en l'inscrivant parfois dans la dimension homogénéisante inverse : l'Occitanie n'est pas française. Dans les deux cas, son discours est marqué, il le dit lui-même, par la « prise de conscience des années soixante-dix », et donc de l'ensemble des discours « régionalistes » et revendicateurs de cette époque. L'utilisation du terme « occitan » n'est d'ailleurs pas étranger à ce positionnement (voir Gardy, 1997). La question de la perte de la langue du père est donc très vite située sur le terrain du politique.

(19) L1 – Et vos parents, votre père il vous parle en occitan ?

L2 – Mon père non avec nous il parlait il parlait français mais comme on montait souvent dans le Cantal euh quand il retrouvait ses collègues ses copains il parlait euh sans arrêt l'occitan d'Occitanie, de là-bas donc qui est, la base est la même il y a quelques mots qui changent

L1 – Et vous compreniez ?

L2 – Oui je comprends les conversations je les comprends malheureusement voilà euh j'ai j'ai je fais partie de cette génération qui a perdu beaucoup je pense là y'en a qui sont en train de y'a beaucoup de jeunes qui sont dans les dans les calendrettes qui apprennent ça c'est bien c'est bien parce que c'est l'horreur ça la mort de la mort d'une langue mais surtout voulue par euh par par ces euh par ses + je vais pas faire dans les insultes + euh

Le locuteur se positionne à la fois au sein d'une communauté sociolinguistique (occitan contre français) mais préserve systématiquement un rapport d'hétérogénéité en évoquant la dimension plurielle des langues, des cultures et des identités :

L2 – [...] il m'est resté les racines la la mémoire de de pas forcément conscient mais donc je suis en gros je dirais en schématisant je me sens méditerranéen ++ parce que l'Occitanie parce que l'Espagne parce que parce qu'on est c'est c'est difficilement explicable je sais pas c'est c'est du ressenti c'est ++

Au cours de l'interaction, son point de vue s'inscrit dans la *doxa* et frôle parfois avec la dimension homogénéisante inverse à celle qui a été présentée dans l'exemple précédent (discours nationaliste

anti-républicain), afin de convaincre la *nordiste* que je suis¹⁴, tout ceci avec humour, détachement et ironie :

L2 – [...] suivant la réaction j'adapte les gens qui savent répondre par la boutade donc c'est impeccable même si c'est des Parisiens hein

L1 – Ouais

L2 – Parce qu'il paraît qu'ils ont une âme même eux !

(rires)

[...] Je pars dans ma dans ma djihad occitaniste euh + je le fais pas exprès c'est comme ça me vient naturellement faut dire que je me force pas hein.

Pour légitimer son propos, il fait fréquemment référence à l'histoire (Saint-Louis, Saint-Just, etc.) tout en s'impliquant personnellement :

L2 [...] à partir de 68 parce que ça été que 68 ça a été quand même une ouverture sur des tas de trucs enfin pour moi sur la politique sur l'Occitanie parce que moi j'avais le cursus normal des des gens du bahut c'est-à-dire l'histoire de France je n'ai découvert la véritable euh le véritable visage de de Saint-Louis que plus tard ce qu'on apprend pas à l'école en fait Saint-Louis est un des plus grands criminels contre l'humanité de tous les temps a massacré entre autres ici ce qui est fou moi alors tiens là je vais m'énerver tout seul ça ça m'arrive ce qui me tue moi c'est que chaque année à Aigues-Mortes les gens fêtent la Saint-Louis mais pourquoi il fête la Saint-Louis je voudrais qu'ils m'expliquent [...] mais ici en Occitanie avec il a massacré les trois-quarts des villes du Languedoc il a brûlé il a pillé alors y a des gens qui fêtent la Saint-Louis alors déguisements médiévaux tout X + moi je suis désespéré [...] moi je suis sidéré pour moi c'est des inepties c'est + enfin + je préfère pas en parler.

Le rôle des paramètres non-verbaux et para-verbaux est important dans ce discours : la voix forte, l'engagement du corps, la gestuelle, etc., indiquent que le locuteur est à l'aise et rendent les propos plus déterminés encore.

L2 [...] après quand nous sont apparues toutes ces vérités historiques c'est vrai que que qu'une haine du fond des âges m'a envahi [...]

14. De ce point de vue, l'identification est facile : je n'ai pas "l'accent" de Montpellier, je ne suis pas d'ici, ma position sociale est donc en partie inversée (dévalorisation possible) par rapport à celle de l'entretien précédent (valorisation immédiate).

La réactualisation de discours politiques et historiques rythme véritablement l'entretien, elle permet d'affirmer ensuite les conséquences sur les pratiques aujourd'hui :

L2 – Et l'occitan est là latent larvé quelque part il ne demande qu'à sortir + le problème c'est que le problème c'est c'est la vie de tous les jours on est enseveli sous le français et puis voilà c'est

L1 – Mais les gens d'ici en général y'a une conscience vraiment ou bien c'est + ils ont envie il y a un désir là derrière ?

L2 – Non je crois que la conscience n'y est pas réellement je crois que les gens les vieux qui parlent ont conscience qu'ils parlent une langue qui a pas qui + presque disparu presque parce que quand même ehh XX et qui sont un peu ils sont un peu originaux ils sont un peu

Au milieu de l'entretien, le locuteur s'éloigne de ce positionnement collectif (discours de la communauté occitane) et se dissocie de ce même groupe pour aborder son propre rapport aux langues face à celui des "Occitanistes". C'est toute l'ambivalence qu'il perçoit entre discours et pratique, le paradoxe dans lequel il est personnellement tenu, entre plurilinguisme et monolinguisme, hétérogénéité et homogénéité :

L2 – C'est pas redevenu c'est pas redevenu normal de parler occitan +

L1 – Ouais ouais

L2 – C'est pas redevenu normal parce que même moi c'est affreux c'est parce que quand je m'en rends compte je suis meurtri c'est l'horreur parce que ces amis là que j'ai des gens qui sont qui essaient de parler toute la journée occitan je les rencontre oh tu vas bien ils me répondent occitan et tout alors moi des fois par bribes je réponds parce que je maîtrise dans la langue je maîtrise je comprends mais j'ai un peu de mal à à parler couramment comme eux occitan et bien ça me parfois ça me ce qui me vient en occitan ça me vient comme incongru quand je me rends compte de ça je suis épouvanté je me dis c'est pas normal c'est + c'est pas encore redevenu normal de parler occitan c'est affreux

Cette position intenable, il l'évoque alors à nouveau à travers l'aspect politique tout en montrant que ce processus de perte de langue touche aussi d'autres communautés :

L2 – C'est très dilué + quoi que cette année malheureusement le dilué ça fait quand même 700 ans que ça s'est dilué + avec le point d'orgues là avec l'école et Jules Ferry et tout ça qui interdisait de parler occitan ou breton et les autres ont subi pareil y a pas malheureusement on est pas les seuls

[...] à propos de la Charte des langues :

L2 – Chirac a refusé mais y a pas longtemps y a y a ça doit faire un mois un truc comme ça + enfin ça c'est proprement scandaleux quoi c'est parce que ben oui parce qu'ils craignent pour l'intégrité de la république la république mais c'est fou la république est totalement artificielle en France c'est comme ailleurs enfin je veux dire enfin la république en France c'est comme en Italie ou en Espagne c'est le résultat de guerres de guerres de guerres de colonisations je suis désolé quand on fait un bloc maintenant ils ont décidé que ça y est c'était figé c'est fini pour eux c'est la république des intégrités comme ça euh j'avoue que j'avoue

Toutefois, il avoue ensuite qu'il est aussi lui-même responsable, qu'il aurait pu apprendre, faire l'effort d'apprendre l'occitan. Il m'est impossible de retranscrire ici toute la variété des positionnements du locuteur. Après une heure de discussion, son rapport à l'occitan entre dans une phase (sollicitée de ma part) bien plus intime puisqu'il s'inscrit alors au cœur de la question de la filiation : langue du père, langue d'une terre (Cantal), langue d'une région (Occitanie), langue de l'héritage, etc.

L2 – Pourtant ça ne mange pas de pain d'apprendre

L1 – Oui oui

L2 – C'était puisque on y était

L1 – Mais de parler ça t'aurait apporté quoi en plus personnellement ?

L2 – De parler l'occitan ? ben je sais pas déjà la satisfaction de maîtriser une autre langue et surtout de maîtriser la langue de mes entrailles (voix basse) comme Jésus le fruit de mes entrailles XX (rire) malheureusement j'ai appris le catéchisme à la place

L1 – Parce que ouais tu la ressens vraiment comme la langue de

L2 – Ha oui oui

L1 – De ta famille de tes origines

L2 – De mes de mes tripes pour parler ouais ouais de moi de mes entrailles de mes fibres de mes

L1 – Plus que l'espagnol de ta mère du côté de ta mère

L2 – Ouais plus que l'espagnol ouais plus que l'espagnol

L'occitan est la langue **autre**, la langue du père, la langue qui le placerait, s'il la parlait, directement dans l'hétérogène, la pluralité.

L2 – Mais toi personnellement euh à part la prise de conscience qui est plus politique ou en tout cas enfin liée au fait que la langue se perde c'est ça est ce que y a autre chose plus personnellement qui te lie à ça

L1 – Oui oui ha oui oui il y a eu la prise de conscience politique entre guillemets comme ça mais moi je oui oui j'allais dire j'ai l'impression XX je suis sûr que sans ça euh + j'aurais aimé ça me manque moi là ça me manque et ça n'a rien de politique [...]

L1 – Mais qu'est ce que t'aimes dans l'occitan qu'est ce t'aimais ?

L2 – L'accent les expressions les expressions imagées bon comme dans toutes les langues mais moi c'est c'est celle-là qui m'est proche + ça ça doit remonter à je sais pas à petit on doit quand t'es là-dedans là si j'essaie d'analyser pourquoi je te dis l'accent parce que l'accent mais l'accent ça vient de il a fallu l'intégrer à un moment donné + mais les expressions sont super super imagées il y a des blagues qui ne se racontent d'ailleurs un peu comme en breton ou ailleurs qui n'ont de saveur que dans cette langue-là alors on peut le traduire c'est rigolo aussi mais il y a des choses qui passent mais ça me manque ouais ouais ouais ça me manque ouais là en plus là oui avec un sentiment de frustration là ouais d'avoir laissé toutes ces années +

La subjectivation à l'œuvre à travers l'évocation de l'occitan, désir de la chose perdue, inaccessible, advient après une mise en confiance entre les interlocuteurs (passage au tutoiement demandé par le locuteur, notamment) qui réduit de fait la distanciation épilinguistique. Le débit est moins rapide, la voix plus basse. Le locuteur laisse percevoir alors l'ambivalence de son positionnement vis-à-vis des langues, vécu comme insoutenable, et finit même par se dévaloriser aux yeux de son interlocutrice :

L2 – Non parce que l'espagnol je l'ai je l'ai eu au bahut donc XXX alors que pour l'occitan rien du tout putain et puis moi ce qui me reste c'est les bribes les phrases de de mon père de ses amis euh et voilà cela dit je ne peux pas faire le martyr là ou me plaindre parce que je veux dire 68 69 70 c'était y a longtemps j'aurais pu m'y mettre j'aurais pu voilà + et j'ai même pas pris la peine quoi que je sais pas si ça existait à ce moment-là à ce moment là de mettre mon fils dans une calendrette¹⁵ je crois que ça existait pas encore + [...]

L2 – [...] j'aurais pu m'y mettre j'ai essayé mais comme quand on essaye comme le type qui dit bon je vais apprendre l'anglais + hum hum + et puis petit à petit comme les feuilles tombent de l'arbre et hop tu es passé à autre chose sans même t'en rendre compte + ce qui est d'autant plus con dans mon cas c'est que moi j'étais je côtoyais des gens qui sont qui sont dans le

15. Écoles bilingues français-occitan.

mouvement occitaniste et qui font ça à outrance et qui le parlent couramment toute la journée ils le parlent il se trouve qu'ils se forcent je sais pas comment ils se forcent même pas ce serait leur faire injure ils le parlent parce qu'ils le sentent comme ça

L1 – Tu penses que

L2 – Tu pourrais peut-être les rencontrer

L1 – Ouais ouais

L2 – Parce que moi je te donne + une image euh de quelqu'un qui est passé à côté de ça ou qui XX et eux ça serait un autre témoignage y a des mec qui sont en plein là-dedans et qui peut-être au départ ne le maîtrisaient pas ils se sont mis mais qui l'avaient dans le le le corps quand même

Tirailé entre sa pratique linguistique monolingue de la « langue des colons », selon ses propres termes, son désir de la langue occitane qu'il ne peut défendre que dans les discours (à tendance homogénéisante), sa volonté d'appartenance à une terre occitane « un pays traversé par des millions de civilisations », « un pays universel », et enfin ses positions identitaires à la fois marquées par des discours antérieurs et par son propre rapport aux langues (« je suis un régionaliste féroce je vais dire féroce régionaliste internationaliste », « je serais pour qu'il y ait zéro frontière mais conserver farouchement toutes les langues, tous les particularismes »), ce locuteur oscille en permanence entre unité et diversité, homogène et hétérogène. La métaphorisation de cette tension épilinguistique se manifeste à différents degrés : pour le français, c'est la langue de la république, de la nation, des colons, et pourtant aussi langue première du locuteur, langue de transmission, etc. Pour l'occitan, l'ambivalence est encore plus forte puisque c'est à la fois la langue du père, la langue d'une communauté réduite, la langue de la perte, langue d'une région, d'une terre, langue non transmise et en voie de disparition pour lui et d'autres, langue à atteindre, langue du souvenir, etc. Cette langue est à la fois perçue dans une tension vers l'homogène (versant politique et social) et une autre vers l'hétérogène (langue de l'autre, de l'autre en soi, du père).

On observe dans ce corpus combien les discours antérieurs (historique, culturel, idéologique, politique, technique, économique, etc.) influent sur les positionnements dans la construction des discours. Toutefois, l'évolution de l'interaction et la mise en confiance permettent souvent de s'en dégager pour atteindre d'autres métaphores de

la tension épilinguistique, plus intimes et souvent mises en relation avec la question de la filiation, de la territorialisation (une terre familiale) et des positionnements identitaires (ici l'homme est tour à tour fils d'Occitan, régionaliste, défenseur de l'Occitanie, Montpelliérain, Méditerranéen, francophone, etc.).

CONCLUSION

L'activité épilinguistique du locuteur suppose certains *fonctionnements communs*, ce qui ne veut pas dire qu'ils se manifestent de manière uniforme et équivalente partout. Au contraire, il s'agit de les concevoir dans leur diversité selon les individus et les situations de parole.

Les fluctuations interdiscursives renvoient aux fluctuations intersubjectives à travers la *tension épilinguistique*, entre *homogénéisation* et *hétérogénéisation*, entre le fantasme de la langue de l'unité, de l'Un, de l'origine, langue à soi, etc. (« langue-du-maternel », « lieu archaïque, hors temps, irréprésentable » (Prieur, 1996 : 35) et la langue de l'autre en tant qu'elle est marquée du « surgissement de l'étranger » (Prieur, 1996 : 36) (langue du père, dite couramment “maternelle” en français, et plutôt “paternelle” au Mali)¹⁶. Le va-et-vient permanent entre unité et diversité, homogène et hétérogène régit les DE à travers différentes métaphores : bien évidemment, la question de l'origine ou celle du père ne sont pas explicitées dans les DE.

Du point de vue du sujet, cette dynamique naît de la première inscription dans le langage, radicalement autre (langue du père), qui entraîne à la fois un manque c'est-à-dire, plus ou moins consciemment, la recherche permanente de sa propre langue, fantasme de la vraie langue, langue-du-maternel¹⁷, et en même temps la reconnaissance de l'autre en soi, la pluralité des voix, des langues, des lectures. La tension épilinguistique se déploie à travers de nombreuses figures et se métaphorise, en quelque sorte, de manière très variée dans l'activité langagière.

16. Qui se métaphorisera par la suite en de multiples figures : langue de la communauté, de la socialisation, langue normée, langue étrangère, etc.

17. Voir à ce propos Hassoun (1993), Khatibi (1983) et Derrida (1996).

Cette perspective rejoint les analyses de J. Authier-Revuz (1995) lorsqu'elle parle de non-coïncidence du dire à lui-même et à celui de l'autre, reflet d'une dépossession du langage. Au niveau énonciatif, discursif et linguistique, on repère ce renforcement de l'unité, de l'unification, de l'homogène, qui peut prendre parfois, à d'autres niveaux de la métaphore, lorsqu'elle est fortement légitimée, des dimensions politiques et idéologiques non sans incidences sur le rapport du sujet au (x) lecteur (s). Ainsi, les métaphores de l'hétérogénéité au niveau des discours sur la variation polylectale sont moins fréquentes chez le premier locuteur, rejetées au profit de discours survalorisant la norme du français standard, se donnant dans la confusion de la tension épilinguistique entre l'Un et l'Autre; le terme "maternelle" en est une manifestation. Pris dans l'*interdiscursivité*, les locuteurs font souvent écho à d'autres discours – scolaires, puristes, légiférants, mais aussi régionalistes, pour le second locuteur, etc. –, des hiérarchisations, des catégorisations imposées par le discours politique homogénéisant, qu'il soit celui de l'État ou celui de communautés régionalistes : la même tendance nationaliste est en œuvre. Ce type de discours s'impose contre la constitution *nécessairement* plurielle du langage, « au point d'intersection des frontières des langues » (Bakhtine, cité par Todorov, 1981 : 148).

Loin d'avoir épuisé l'analyse de ces corpus, j'espère avoir montré combien les méthodes de la sociologie du langage (entretiens libres, recueil de la "parole vivante") et sa condition fondamentalement pluridisciplinaire permettent d'inclure une perspective particulière, centrée sur le sujet et la subjectivation à l'œuvre dans la dynamique discursive.

Cette approche permettra à l'avenir peut-être d'éviter de parler des "contradictions" des locuteurs, de se demander s'ils perçoivent les variétés linguistiques comme distinctes¹⁸ (Calvet-Chaudenson, 1998 : 157) ou encore d'exclure systématiquement les discours (toujours omniprésents, notamment en Afrique) des locuteurs sur le métissage, les mélanges, etc., afin de conforter les catégorisations des lectures en présence.

18. La question de une ou deux langues a une pertinence au niveau politique peut-être mais pas au niveau des pratiques.

Tout est question de *distanciation* par rapport à autrui, distanciation plus ou moins incluante, d'identification ou d'appartenance à des communautés : il s'agit pour le sujet de sauvegarder cette illusion d'individualité, de singularité, sans être totalement exclu du champ de l'altérité. Ces multiples distanciations à travers l'actualisation de discours antérieurs participent de la production du sens : du pôle le plus impersonnel au pôle le plus singulier et inversement.

Dans cet espace fluctuant de l'épilinguistique, se jouent la perte et la construction réelle ou fantasmatique de la langue, dont la mise en mots suggère, par mise en abîme, l'écart entre des dire non coïncidents, l'écart constitutif de la langue qui jamais ne s'approprie : entre le singulier et le collectif, entre l'individuel et le social.

Ce manque, cette non-coïncidence, traduit l'incontournable présence de l'hétérogénéité, de l'autre auquel on n'échappe pas. Et pour contrer cette peur, pour certains, il n'est qu'une issue, qu'un port d'attache, qu'une illusion : le tout homogène, "l'hégémonie de l'homogène" comme l'évoque Derrida (1996) : langue de la nation, langue de la communauté, de la région, langue de l'Un, et même chez les linguistes, les notions de "langue", "universaux", "norme", etc., relèvent de cette tentation rassurante d'un objet clos, stable, fini, qui se donnerait sans résistance, dans sa totalité¹⁹. Pourtant, il n'existe que de la dispersion dont « aucune clôture, ni volontarisme scientifique, ni discours accompli, ni didactique des bonnes manières linguistiques, ne peut, sinon par interposition fictive, violente, parer l'étrangeté constituante » (Prieur, 1993 : 313). Après le locuteur qui combat sans cesse la non-coïncidence de son dire à lui-même et à celui de l'autre, avant l'écrivain qui crée à partir de ce fantasme²⁰, de cet inachèvement (la langue à soi), le linguiste ne serait-il pas celui qui, conscient de la force de l'hétérogène, tente perpétuellement de la réduire²¹?

19. Bien entendu, si le même fantasme est à l'origine de la linguistique post-saussurienne, il opère à un tout autre niveau (ce que nous avons caractérisé par le type 2c plus haut) et selon des processus particuliers que nous ne pouvons présenter ici.

20. Prieur, 1999.

21. Notons tout de même l'évolution d'un certain nombre de recherches, en sociolinguistique ou sur le français parlé notamment, qui dépasse cette tentation : « c'est l'ensemble de la grammaire qui apparaît comme hétérogène ». (Blanche-Benveniste, 1997 : 28).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ACHARD Pierre (1993) – *Sociologie du langage*. Paris, Presses universitaires de France, “Que sais-je?”.
- AUTHIER-REVUZ Jacqueline (1995) – *Ces mots qui ne vont pas de soi. Boucles réflexives et non-coïncidence du dire*. 2 vols. Paris, Larousse.
- BAKHTINE Mikhaïl (1977) – *Le marxisme et la philosophie du langage*. [1929]. Paris, Minuit.
- BLANCHE-BENVENISTE Claire (1997) – « La notion de variation syntaxique dans la langue parlée », dans Françoise Gadet, *Langue française*, “La variation en syntaxe”, 115 : 19-29.
- (1990) – « Grammaire première et grammaire seconde : l’emploi de “en” », *Recherche Sur le Français Parlé*, n°10, Aix-en-Provence : 51-73.
- BOUTET Josiane, Françoise GAUTHIER et Madeleine SAINT-PIERRE (1983) – « Savoir dire sur la phrase », *Archives de Psychologie*, 51 : 205-228.
- BRANCA-ROSOFF Sonia (1996) – « Les imaginaires de la langues » dans Henri Boyer (éd.), *Sociolinguistique Territoire et objets*. Paris, Delachaux et Niestlé : 79-114.
- BRES Jacques et Françoise GARDES-MADRAY (1989) – « Ratages et temps de l’à-dire », Actes du colloque : *Hétérogénéité : ruptures, silences, ellipses*, Urbino.
- (1991) – « La difficile nomination d’une langue minoritaire en situation d’interaction verbale », in Jean-Claude Bouvier (éd.), *Les Français et leurs langues*. Publications de l’Université de Provence : 411-425.
- BRONCKART Jean-Pierre, P. PERRENOUD et G. SCHOENI (1988) – *La langue française est-elle gouvernable? Normes et activités langagières*. Neuchâtel et Paris, Delachaux & Niestlé.
- CALVET Louis-Jean (1996) – « Une ou deux langues? Ou le rôle des représentations dans l’évaluation des situations linguistiques », *Études Créoles*, vol. XIX, n°2 : 69-82.
- et Robert CHAUDENSON (1998) – *Saint-Barthélemy : une énigme linguistique*. Paris, Didier-Erudition, CIRELFA.
- CANUT Cécile (1996a) – *Dynamiques linguistiques au Mali*. Paris, Didier Érudition.

- (1998a) – « Activité épilinguistique, insécurité linguistique et changement linguistique », 5^e *Table Ronde du Moufia, Image de la variation*, UPRESA 6058, Université de La Réunion, 22-24 avril 1998, Actes à paraître.
 - (1998b) – « Pour une analyse des productions épilinguistiques », *Cahiers de Praxématique*, n°31 : 69-90.
 - (2000a) – « Créoles et dialectes, la typologie des variétés face aux dires des locuteurs », Communication au colloque du LACIS, juin 2000, *Traverses* n° 2, Presses universitaires de Montpellier, à paraître.
 - (2000b) – « Subjectivité et discours épilinguistiques », Conférence du LACIS, novembre 1999, *Traverses* n°1, Presses universitaires de Montpellier, à paraître.
- CULIOLI Antoine (1997) – « Subjectivité, invariance et déploiement des formes dans la construction des représentations linguistiques », in C. Fuchs et S. Robert (éds), *Diversité des langues et représentations cognitives*. Paris, Ophrys, Collection "L'homme dans la langue" : 43-57.
- (1990) – « La linguistique : de l'empirique au formel » (1968), *Pour une linguistique de l'énonciation, Opérations et représentations*, Tome 1. Paris, Ophrys : 9-46.
- DERRIDA Jacques (1996) - *Le monolinguisme de l'autre*. Paris, Galilée.
- FUCHS Catherine (1997) - « Diversité des représentations linguistiques : quels enjeux pour la cognition ? » dans Catherine Fuchs et Stéphane Robert (éds), *Diversité des langues et représentations cognitives*. Paris, Ophrys, Collection "L'homme dans la langue", 1997 : 5-24.
- GARDY Philippe (1997) – « Nommer l'occitan ? À propos d'un récit mythique de nomination », dans Andrée Tabouret-Keller (éd.), *Le nom des langues I, Les enjeux de la nomination des langues*. Louvain-La-Neuve, Peeters, BCILL 95 : 251-270.
- HASSOUN Jacques (1993) – *L'exil de la langue, Fragments de la langue maternelle*. Paris, Point Hors Ligne.
- KHATIBI Abdelkebiri (1983) – *Amour bilingue*. Montpellier, Fata Morgana.
- LE PAGE Robert et Andrée TABOURET-KELLER (1985) – *Acts of identity. Creole-based approaches to language and ethnicity*. Cambridge, Cambridge University Press.

MAURER Béatrice (1997) – « De quoi parle-t-on quand on parle de représentations sociolinguistiques » dans Cécile Canut (dir.) *Imaginaires linguistiques en Afrique*. Paris, L'Harmattan, INALCO, Collection "Bibliothèque des Études Africaines" : 27-38.

MESCHONNIC Henri (1997) – *De la langue française*. Paris, Hachette.

PRIEUR Jean-Marie (1993) – « Le sujet entre "manière de langue et manières de langage" », dans *Langage et Praxis*. Montpellier, Ed. Praxiling : 310-313.

— (1996) – *Le vent traversier, Langage et subjectivité*. Presses de l'Université de Montpellier, Série *Langages et cultures*.

— (1999) – "Entre langues et origine : l'écriture du nom", *Conférence du LACIS*, Université de Montpellier, à paraître dans la revue *Traverse*.

TABOURET-KELLER Andrée (1988/1997) – « Contacts de langues : deux modèles du XIX^{ème} siècle et leurs rejets aujourd'hui », *La maison du langage*. Montpellier, Presses universitaires de Montpellier, *Langages et Cultures* : 97-114.

— (1989) – « À l'inverse de la clarté, l'obscurité des langages hybrides », *Revue de l'Institut de Sociologie : "Le concept de clarté dans les langues et particulièrement en français"* (Université Libre de Bruxelles), n° 1-2 : 19-29.

— (éd.) (1997) – *Le nom des langues I, Les enjeux de la nomination des langues*. Louvain-La-Neuve, Peeters, BCILL 95.

TODOROV Tsevan (1981) – Mikhaïl Bakhtine : *le principe dialogique, suivi de écrits du cercle de Bakhtine*. Paris, Seuil.

WALD Paul (1990) – « Catégories de locuteur et catégories de langue », *Langage et société*, n° 52 : 5-22.

— (1994) – « L'appropriation du français en Afrique noire : une dynamique discursive », *Langue française*, n° 104 : 115-124.

— (1997) – « Choix de code », dans Marie-Louise Moreau (éd.), *Sociolinguistique. Les concepts de base*. Bruxelles, P. Mardaga.